

# CLOWNERIES

*Sujet : Aujourd'hui, il arriva quelque chose d'extraordinaire à M. Dubois.*

- Excusez-moi, M. Dubois, mais... Vous pourriez recommencer du début, s'il vous plaît ?
- Je... Je ne suis pas sûr de tout me rappeler, mais je peux essayer.
- Merci, M. Dubois.

M. Dubois était assis là, hagard, saignant de la joue, le regard dans le vide. Après un instant de flottement, il prit une grande inspiration et commença à raconter pour la seconde fois sa matinée. Son interlocuteur, dans une chaise à l'autre bout de la table, ouvrit un bloc de papier pour prendre des notes.

\*

Ce matin, comme tous les matins, M. Dubois s'était levé de bonne heure, cinq heures cinquante-neuf pour être précis. Comme tous les matins, une minute plus tard, son radio-réveil s'était mis en marche pour annoncer les nouvelles. Ce matin, cependant, il n'éteignit pas l'appareil après l'annonce des titres. Il avait dû mal entendre et préférait être sûr. La journaliste confirma l'information. Dans la nuit, le Syndicat National des Clowns de Cirque et des Pères Noël de Magasins avait renversé le gouvernement. Bolino Scarpetti, le chef de la révolution, venait à l'instant de lancer un mandat d'arrêt contre Charles Dubois, comptable au sein de l'entreprise NumériCorp. La journaliste ajouta que les actes de haute trahison et d'objection de conscience dont s'était rendu coupable Charles Dubois le condamnaient sans appel à une exécution publique lente et douloureuse sur le parking du plus grand supermarché de la ville.

Le comptable en question était assis sur son lit, riant de bon cœur. Ses collègues de NumériCorp étaient décidément vraiment doués pour les plaisanteries. Il trouvait celle-ci plus drôle même que la fois où ils avaient bloqué la porte de son bureau avec le nouveau photocopieur. Il avait pourtant beaucoup ri, enfermé sans nourriture, tout le long de sa pause-déjeuner. M. Dubois se lava, décidant de sauter son repas du matin pour rattraper le retard pris en écoutant la radio. Il lui suffirait d'acheter un croissant à la boulangerie sur le chemin, une fois n'est pas coutume. Après s'être habillé, il saisit sa serviette en cuir et sortit de chez lui. Il descendit les quatre étages qui le séparaient du rez-de-chaussée, salua sa concierge d'un signe de tête et s'engouffra dans la rue.

\*

- Dans... la... rue... Très bien. Ça va toujours ?
- Je... Oui, ça va. J'ai un peu mal.
- Ça va passer. Laissez juste aux calmants le temps de faire effet. Continuez, M. Dubois. Vous alliez arriver à la boulangerie, si je ne me trompe pas.
- La b... La boulangerie. Oui, c'est ça.

\*

Ses collègues s'étaient surpassés, vraiment. Devant son immeuble, des clowns patrouillaient vigoureusement, par deux. Leurs chaussures surdimensionnées grinçaient régulièrement sur l'asphalte tiède. À la boutonnière de leur veste rose, une fleur en plastique, chargée, semblait prête à faire feu à tout moment. Dans leur main gauche, un klaxon cuivré dépassait, la poire fermement tenue par la paume crispée.

Fort heureusement, M. Dubois avait justement prévu de montrer aujourd'hui à ses collègues de NumériCorp que lui aussi s'y connaissait en plaisanteries. Discrètement, il sortit de la poche

intérieure de son veston une moustache factice adhésive qu'il ajusta sous ses narines. C'est incognito qu'il passa donc dans les rues le séparant de la boulangerie. Incognito toujours qu'il entra dans le magasin sous le regard fatigué d'un Père Noël qui montait la garde, un fusil de paint-ball à la main et des fléchettes en bandoulière.

\*

– Et là, j'ai acheté un croissant. Avec ma moustache, même la boulangère ne m'avait pas reconnu.

– Et après, M. Dubois ?

– J'ai mangé mon croissant dans le métro. Mais ce n'était pas très pratique. À cause des clowns.

– À cause des clowns ?

– Oui, je ne voulais pas que mes collègues sachent que c'était moi. Pour la plaisanterie. Vous savez, on plaisante beaucoup, à NumériCorp. Du coup, j'ai dû manger avec ma fausse moustache.

– Je vois. Continuez, M. Dubois.

\*

C'est devant l'entrée du siège de NumériCorp qu'il crut reconnaître son ami Raymond, derrière le postiche immaculé et les lunettes fumées de l'homme en rouge posté là, à côté de sa lourde hotte de cadeaux. Raymond, son collègue le plus sympathique, même si les autres l'étaient aussi beaucoup. Raymond, comptable lui aussi, mais à l'étage inférieur. Raymond, plus qu'une simple relation de travail, un véritable ami. Mais l'homme n'était pas Raymond, et lorsque M. Dubois avait ôté sa moustache avec malice pour révéler son hilarante imposture, l'homme l'avait saisi et, aidé par un acolyte opportun, l'avait introduit tout entier dans la hotte pas si pleine de cadeaux.

\*

– Après, je suis resté comme ça, enfermé dans le noir, pendant des heures. J'entendais des voix, mais je n'arrivais pas à comprendre ce qu'elles disaient. On m'a transporté de nombreuses fois, puis je me suis endormi.

– Et là, vous ne vous souvenez plus de rien, M. Dubois ?

– Non. Comme je vous l'ai dit, je me suis réveillé dans la chambre blanche où vous êtes venu me chercher tout à l'heure.

– D'accord, M. Dubois, très bien. Je crois que je vais vous laisser tranquille, maintenant.

– Ah ? Bon. Est-ce que je pourrai bientôt rentrer chez moi ?

– Oui, bien sûr, M. Dubois. Chez vous. Restez là un instant, on va s'occuper de vous.

L'interlocuteur de M. Dubois ferma son bloc de papier et rangea son stylo dans une des poches de sa blouse blanche. Il se leva lentement, pendant que M. Dubois commençait à somnoler sous l'effet des calmants. L'homme en blanc quitta la pièce pour rejoindre un de ses collègues.

– Alors ? fit ce dernier.

– C'est bien lui.

– Mais ?

– Mais je ne pense pas qu'on pourra en faire grand chose. C'est un cas classique.

– Ah ?

– Oui. Il a l'air parfaitement sain mentalement la plupart du temps, et tout à coup, il te sort des histoires invraisemblables. Un vrai dément. Il m'a même affirmé avoir acheté un croissant dans une boulangerie.

– Un croissant ? Dans une boulangerie ! Et pourquoi pas un chausson aux pommes ou une

baguette aussi... Il a vraiment l'air atteint.

– Plutôt, oui.

Les deux hommes rirent de l'infortune de leur patient. Puis, ils ôtèrent leur blouse, laissant apparaître des salopettes bariolées, et enfilèrent leur nez rouge.

*6/11/2009 - 18/11/2009*